

SERVICE MILITAIRE

Tiens, entre parenthèses, voilà un sujet dont on ne parle pas assez : les hémorroïdes. Perso, elles m'ont empoisonné la vie depuis ma plus tendre enfance. Jouant un peu le rôle de l'épée de Damoclès ou de Jiminy Cricket dans le Pinocchio de Walt Disney. Me rappelant à l'ordre, les lendemains de soirées trop arrosées. M'obligeant à jongler avec mes activités quotidiennes en fonction de leur humeur, selon leur degré de fureur ou de béatitude. Je dois cependant leur rendre grâce pour m'avoir sauvé la mise à au moins deux reprises. La première donc, le jour du bac en juin 70, car je ne sais pas quel aurait été le résultat si elles m'avaient fait faux bond à cette occasion. La seconde sera plus subtile et surtout pour moi inattendue : elles me procurent la dispense du service militaire !

Nous sommes en 4^e année. Les autres ont tous pensé à renvoyer dans le délai imparti leur demande de sursis pour les « trois jours à Limoges ». Pas moi. Perdu la feuille, sans doute. Je suis par conséquent convoqué en franc-tireur début mars. Cette opération qui, en réalité, en 71, ne dure plus qu'un jour et demi, est le passage exigé pour définir les aptitudes des futurs appelés sous les drapeaux et l'arme dans laquelle ils auront le plaisir et l'honneur de servir la France éternelle pendant un an. Pffff.

Tôt le matin, au cours du voyage en train, je suis assis en face d'un jeune un peu plus âgé que moi. La conversation s'engage. Nous faisons partie de la même cuvée, nous serons frères en Limousin. Le voilà qui m'explique comment il a monté un dossier en béton pour esquiver l'année en uniforme. Il étale sous mes yeux envieux des radios de toutes ses fractures, des témoignages prouvant son indispensabilité auprès de sa famille, car il a déjà un enfant... Visiblement, il a scruté au microscope le système pour le contourner. Chapeau. Ou plutôt, képi. Moi, rien. J'ai été pris de court et je ne pense qu'à une chose : être revenu le lendemain soir à Parthenay, pour un match de hand qualificatif pour les phases finales du championnat de France inter-Écoles Normales.

Entrée dans la caserne. Ah, la vache, tout y est. L'adjutant hurle ses consignes. Le drapeau tricolore flotte en haut du mât. Des soldats

passent de tous côtés, l'arme à la main et le « une-deux, une-deux » aux lèvres. Un char trône dans la cour. Le rire du sergent, un matin de printemps, m'a fait comprendre comment gagner du galon. Non, pas un an, s'il vous plaît... Noooooon !...

Première feuille à renseigner : nom, lieu et date de naissance, ascendance, scolarité... OK. Ah, tiens ? La rubrique « problèmes physiques » m'interpelle. Je déverse ici tous les cailloux échoués dans mes chaussures : angines, maux de gorge, rhumes, gripes, pieds plats, port de lunettes, engelures... et crises d'hémorroïdes fréquentes !

Le reste de la journée se passe sans embûche. Examens médicaux et psychologiques divers, tests d'aptitudes et de connaissances, film le soir, nuit en dortoir.

La matinée du lendemain, rebelote.

En début d'après-midi, un mince bordereau sous le bras, je suis au pied du dernier mur, avec une petite dizaine de comparses, dans une salle d'attente. Au fond, deux portes. Nous devons, à notre tour, frapper à l'une des deux et rencontrer celui qui va décider, à la lumière de nos résultats, de notre carrière militaire. Tiens, mon frère de train à l'aller est là aussi. Tout de suite, il me briefe : « *Tu vois, la porte de droite, c'est un vieux colonel, un pro, l'autre c'est un jeune lieutenant appelé. Mais moi, ça m'est égal, avec mon dossier...* ». Et je considère à nouveau avec jalousie le paquet posé sur ses genoux. Je le lui piquerais volontiers, mais bon.

C'est mon tour. Ah, la porte de gauche. Mouais, pas plus mal. Le jeune gradé a l'air sympa, il me fait asseoir et me pose des questions liées à mes résultats aux tests, puis, d'un seul coup : « *Je vois que vous souffrez d'hémorroïdes ?...* ». Silence. Interdit. Circonspect. Puis, basta, je déballe tout en termes techniques précis. Douleurs, nécessité de phases de repos momentanées et imprévisibles, incision d'un caillot dû à une thrombose... Il m'écoute et, les yeux dans les yeux, à la Belmondo face à Anconina dans « *Itinéraire d'un enfant gâté* », me demande tout net : « *Bon, vous voulez le faire ou pas, le service ?* ». Oh, putain, le piège. Que faire ? Méfiance. Dilemme. Bof, tant pis, je me lance. D'instinct, je joue le mec de bonne volonté, hypocrite en tenue de camouflage, genre « *Ben, heu... je n'y suis pas opposé, mais je ne sais pas du tout si je serai capable de gérer ce problème dans ce contexte...* ». Il ne me dit rien, prend son stylo, annote juste mon

dossier de quelques mots avant de me le tendre. Je le salue et sors. Aussitôt dans la salle d'attente, je déplie la feuille du dessus. EXEMPTÉ. Il a écrit « exempté » ! Qu'est-ce que je fais ? Je retourne l'embrasser ?... Mon « collègue » me rejoint juste à cet instant, la mine déconfite, lui est « pris ». Bien fait, t'avais qu'à t'acheter des hémorroïdes ! Vite. S'échapper. Se volatiliser. Sortir de cet endroit suffocant, excepté le bureau édénique de mon cher camarade lieutenant...

Le soir, vers 20H, je saute sur le quai en gare de Parthenay. Coup de sifflet du match dans une demi-heure à la salle Léo Lagrange. Je suis sur un petit nuage. C'est ce qu'on appelle « avoir le cul bordé de nouilles », non ?

*Extrait du bouquin de Didier Coupeau
« Je suis né à 15 ans » (réédition octobre 2021)*